

Le grand menu, premier roman de Corinne Hoex

Publié au début de 2001, salué par la critique tant en France qu'en Belgique, *Le grand menu*³ est le premier roman de Corinne Hoex, licenciée en histoire de l'art (ULB), spécialisée dans le domaine des saints populaires, de leur culte et de leur iconographie.

Dans la tradition des récits d'une enfance, ce livre occupe certainement une place à part. Par son écriture, sa construction, l'ambiguïté que crée le roman écrit à la première personne (fiction ou pas ?) et surtout parce que, décrivant une enfance bourgeoise et sage, celle de la fille unique d'un couple sans histoire, tout, ou presque, s'y révèle inquiétant. Le malaise s'empare du lecteur dès les premières pages et ne le quitte guère – même si quelques passages, irrévérencieux dans leur fausse naïveté, sont drôles, et si d'autres, poétiques, sont chargés d'émotion.

Écrit au temps présent, *Le grand menu* a pour narratrice une fillette dont nous ne connaissons pas le nom : « Mon nom, Papa et Maman l'ont choisi pour ne pas le vouloir. En repréailles. Ils ne l'emploient d'ailleurs que lorsqu'ils sont sévères et veulent me meurtrir. [...] L'enfant n'est pas comme ils l'auraient voulu. Ce nom avertit que je ne conviens pas. » (p. 24)

Alors que la plupart des adultes voient l'enfance comme le temps de l'émerveillement, se rappellent son charme, sa magie, la fillette de ce livre ignore joie, rire spontané, enthousiasme, envol. Elle est coupable (de quoi ?), presque toujours exclue. « Papa et Maman » choisissent et décident pour elle : ils savent ce qui lui convient. Ils savent tout, d'ailleurs. Bien plus, « ils sont tout ».

Par petites touches, la fillette les décrit l'un et l'autre. Papa : la perfection même, un modèle d'ordre – qui va jusqu'à la manie ; en public, il fait du charme, est un « gagnant ». Vu de près, il est sujet à des sautes d'humeur ; la colère habite en lui. Il inspire alors la crainte ; toutefois, il accorde aussi des moments privilégiés : une promenade sur la plage, une histoire racontée le soir, la maisonnette qu'il fabrique pour sa fille... Maman, active, coquette, fière, est toujours sûre d'elle. « Elle n'a peur de rien et même pas du diable » (p. 87). Son physique est généreux mais elle-même « ne partage pas ». Les deux pages relatives à l'accouchement serrent la gorge : « Maman se tenait à distance. » (p. 97) Et le nouveau-né ne reçoit ni baiser ni caresse. On touche là au point crucial : le manque d'amour, de tendresse, de contact physique, de chaleur charnelle. Cette petite fille a besoin qu'on l'aime et qu'on le lui témoigne en l'embrassant, en la serrant contre soi.

³ Corinne HOEX, *Le grand menu*, Éditions de l'Olivier, Paris, 2001, 126 pages.

On dégage ainsi une notion clé du livre : le corps, extrêmement présent, tant dans les descriptions que dans des scènes de la vie quotidienne. Au physique tout en courbes de Maman, à sa chair qu'elle offre « en dessert » à Papa qui en est gourmand, s'opposent les « petits os pointus » de leur fille. Maladroite, pâlotte, maigrichonne et sans grâce – ainsi, du moins, la voit-on – elle est aussi dépourvue de « petit robinet ». Ceci explique sans doute le « refus » des parents, le choix négatif du prénom.

Liée au corps, la nourriture : les parents dégustent ou s'empiffrent (*le grand menu*) ; chaque jour de la semaine, on impose à la fillette le même repas sans saveur dont elle mastique la viande – de la bête morte – par obligation.

Vêtements, sous-vêtements ont également leur importance. Surtout, on sent combien cette enfant dont le corps ne vit pas vraiment appelle un contact physique. À l'opposé, les parents ne se gênent guère quand, au dessert, Papa, qui « a la main voyageuse » (p. 44), la promène sous la robe de Maman en commentant ses découvertes, devant la fillette, « leur témoin nécessaire » (p. 44).

Le grand menu n'est pas un livre tragique. C'est un roman inquiétant, et qui nous pousse à nous interroger. Pas besoin de recourir aux ogres des contes pour avoir peur : les parents tiennent ce rôle ; ils sont les dévoreurs de l'enfance.

Dès les premières pages, on découvre la complexité de l'écriture. La narratrice décrit ce qui est, qu'elle voit et entend ; elle répète, reproduit – parfois imparfaitement – des phrases entendues ; elle pense, ressent, rêve. Cette trame au fil triple, nous la trouvons tout au long du livre. La ponctuation lui donne le rythme qui lui convient : des phrases courtes, souvent sans verbe, qui « collent » à la démarche du récit, à son avance pas à pas, à ces ensembles fragmentés dont le lecteur dégagera lui-même la synthèse. Un beau vocabulaire, varié, aisé, dépourvu de clinquant ; quelques images saisissantes dont ce portrait de Papa, en qui « Beaucoup de personnages se pressent et se bousculent. [...] Tous ensemble, ils composent Papa. Mais quand sont-ils ensemble ? Papa est une œuvre cubiste. » (p. 60).

Une telle maîtrise de l'écriture permet de ranger Corinne Hoex auprès de grandes romancières actuelles comme Nicole Malinconi et Caroline Lamarche.